

La loi du marché **Le film dont vous êtes le héros**

Jean Beaulieu

Numéro 303, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2016). Compte rendu de [La loi du marché : le film dont vous êtes le héros]. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 14–15.



La loi du marché

Le film dont vous êtes le héros

Le cinéma français récent regorge de longs métrages de fiction qui portent un regard critique sur le monde du travail contemporain : de **Ressources humaines** de Laurent Cantet (1999) à **Discount** de Laurent-Julien Petit (2014), en passant par **Violence des échanges en milieu tempéré** de Jean-Marc Moutout (2003), **Sauf le respect que je vous dois** de Fabienne Godet (2005), **La question humaine** de Nicolas Klotz (2007) et **De bon matin** de Jean-Marc Moutout (2011), pour n'en nommer que quelques-uns. Dans **La loi du marché**, Stéphane Brizé décrit de façon naturaliste, à travers le cas individuel d'un ouvrier spécialisé de province, l'impasse dans laquelle se retrouvent des milliers de travailleurs forcés de faire un choix : subir ou se révolter.

JEAN BEAULIEU

Vincent Lindon, c'est vous, c'est moi, c'est votre voisin. Comme en témoigne sa filmographie récente (**Ceux qui restent**, **Welcome**, **Mademoiselle Chambon**...), cet acteur hyper doué n'a pas son pareil pour être comme tout le monde.... Qu'il parle ou non, la caméra le traque sous tous les angles, guettant la moindre inflexion du regard ou la simple courbe de ses épaules, porteurs de toute une gamme de sentiments. Avec une dignité peu commune, la moustache qu'il arbore pour faire plus « ordinaire » est un artifice superflu.

Dans **La loi du marché**, marquant de sa présence chaque scène, l'anti-héros qu'il incarne constitue non seulement le pivot du film, mais le spectateur (et la spectatrice) ne peut que s'identifier à lui et à ce qui lui arrive. Et que lui arrive-t-il ? Le chômage, comme environ 3,5 millions de ses compatriotes. Statistique à laquelle il donne un visage humain.

Le film démarre brutalement sur une entrevue avec un responsable d'un « Pôle Emploi » qui, tant bien que mal, tente de justifier à Thierry (Vincent Lindon), grutier dans la jeune cinquantaine sans travail pour cause de fermeture d'usine, le stage inutile qu'on lui a recommandé de suivre. Les auteurs auraient pu s'en donner à cœur joie à pourfendre la bureaucratie kafkaïenne des agences gouvernementales hexagonales — au demeurant, le documentaire de Claudine Bories et Patrice Chagnard, au titre un peu apparenté, **Les règles du jeu** (présenté au Festival du Nouveau Cinéma en 2014), illustre davantage cette gabegie —, mais leur cible se situe ailleurs.

Cette cible, elle se trouve plutôt du côté de la déshumanisation du travail, conséquence de cette impitoyable « loi du marché », où l'on demande à des hommes et des femmes de subvenir aux besoins de leurs familles sans vraiment leur en donner les moyens. L'entretien

Photo : Vincent Lindon, c'est vous, c'est moi, c'est votre voisin



Stéphane Brizé prouve une fois de plus son talent à manier des histoires qui, du *Bleu des villes* jusqu'à *Quelques heures de printemps*, mettent en scène des gens sans grand destin, confrontés aux dures réalités de leur quotidien.

d'emploi par Skype est à cet égard glaçant, car nous ne voyons jamais le recruteur (sur l'écran d'ordinateur de Thierry) — on n'entend que sa voix, polie mais apparemment dépourvue d'émotion. Ainsi, pour Thierry, les humiliations succèdent aux frustrations (p. ex. ses rencontres avec la banquière qui lui fait un peu la morale, la tentative de vendre son *mobile home*, alors que les éventuels acheteurs tentent de profiter de sa situation pour faire baisser le prix de vente, et même, dans une certaine mesure, la leçon de danse où son professeur corrige constamment ses pas). À tel point qu'on se demande comment il fait pour ne pas péter les plombs.

À cet égard, il est ironique de constater que Vincent Lindon, qui a remporté le prix d'interprétation masculine à Cannes pour ce rôle, voit la « performance » de son personnage dans le cadre d'une entrevue simulée, enregistrée sur vidéo, passée au crible par ses pairs (joués par des non-professionnels), qui lui adressent des critiques assez dures : voix trop basse, pas assez affirmée, absence de sourire, etc. L'acteur palmé est donc éreinté pour son « mauvais » jeu alors qu'il est tout à fait génial dans cette mise en abyme.

Et quand Thierry se trouve enfin un emploi d'agent de sécurité dans un supermarché, c'est un pis-aller — cela transparaît sur son visage. Surveillant le moindre comportement illégal des

clients, et même du personnel, il se trouve ainsi à passer en quelque sorte de l'autre côté de la clôture : d'humilié, il participe maintenant à devenir l'humiliant.

À partir de ce tournant, les scènes qui ressortent le plus sont celles des interrogatoires, menés par un cadre en compagnie de Thierry (qui se réfugie dans un silence sourd et éloquent), contre des personnes prises en flagrant délit de vol à l'étalage dans le cas de clients, ou de manœuvres considérées illégales chez les employés. On se croirait chez Depardon.

Par contre, les séquences « familiales », heureusement parsemées, n'ont surtout pour fonction que d'encadrer le récit. Et comme pour la moustache, on lui a imposé un fils handicapé (Matthieu Schaller, tout de même criant de vérité, puisque lui-même handicapé), ce qui tend à ajouter une couche de pathos inutile, même si les scènes le concernant demeurent somme toute assez sobres et légères. Quant à l'épouse (Karine de Mirbeck), elle hérite d'un rôle plutôt effacé.

Stéphane Brizé prouve une fois de plus son talent à manier des histoires qui, du *Bleu des villes* jusqu'à *Quelques heures de printemps*, mettent en scène des gens sans grand destin, confrontés aux dures réalités de leur quotidien. Mais surtout, il a su ici s'entourer de collaborateurs qui apportent un supplément d'âme à ce film au ton un peu morose.

Tout d'abord, un scénariste versé dans le genre (Olivier Gorce), qui avait collaboré en 2003 à l'excellent *Violence des échanges en milieu tempéré* de Jean-Marc Moutout, dont l'action se déroulait dans l'atmosphère prédatrice d'un bureau de consultants spécialisés en audits d'entreprises. Il habille les scènes de *La loi du marché* d'une écriture franche et précise, sans fioritures, et nomme un chat un chat.

Cet aspect rugueux, la grande qualité du film, se confirme par l'usage de la caméra tenue main, très mobile, maniée par un opérateur formé au documentaire (Éric Dupont) qui ne recherche pas le cadre parfait selon un tracé précis, et qui confère un caractère d'authenticité aux diverses péripéties, d'autant plus que tous les interprètes (à part Lindon, bien sûr) sont des non-professionnels.

Dernier apport non négligeable, celui de la directrice de casting (Coralie Amédéo), qui a su rassembler une distribution de néophytes ne jouant pas nécessairement tous des rôles proches de leur propre réalité. Un tour de force. Car on ne perçoit presque aucune différence entre le jeu de Lindon et celui de ses partenaires successifs. Et dans sa direction d'acteurs, le réalisateur n'exagère pas non plus le trait chez les personnages jouant les patrons ou les fonctionnaires.

Bref, pour toutes les raisons évoquées plus haut, le film fonctionne comme un documentaire, capteur de l'air du temps, gris de couleur, sans grande courbe dramatique, où les laissés-pour-compte du néo-libéralisme deviennent les protagonistes bien involontaires d'une mise en scène qui leur échappe.

★★★★

■ **THE MEASURE OF A MAN** | Origine : France – Année : 2015 – Durée : 1 h 33 – Réal. : Stéphane Brizé – Scén. : Stéphane Brizé, Olivier Gorce – Images : Éric Dumont – Mont. : Anne Klotz – Son : Emmanuelle Villard – Dir. art. : Valérie Saradjian – Cost. : Ann Dunsford, Diane Dussaud – Int. : Vincent Lindon (Thierry Taugourdeau), Karine de Mirbeck (la femme de Thierry), Matthieu Schaller (Matthieu, fils de Thierry), Catherine Saint-Bonnet (la banquière), Yves Ory (le conseiller Pôle Emploi), Saïd Aïssaoui (le directeur du magasin), Françoise Anselmi (une employée) – Prod. : Christophe Rossignon, Philippe Boëffard – Dist. / Contact : Kino Lorber.